

Chasseur, torero, boucher : le triangle sémantique du sang animal

In: L'Homme, 1995, tome 35 n°136. pp. 113-121.

Citer ce document / Cite this document :

Saumade Frédéric. Chasseur, torero, boucher : le triangle sémantique du sang animal. In: L'Homme, 1995, tome 35 n°136. pp. 113-121.

doi : 10.3406/hom.1995.370003

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/hom_0439-4216_1995_num_35_136_370003

À Propos

FRÉDÉRIC SAUMADE

Chasseur, torero, boucher :
le triangle sémantique du sang animal*

Le Sauvage est dans la modernité. De nos jours encore, au grand dam des protecteurs des animaux représentés par une ancienne star du septième art, les chasseurs hantent les lieux éloignés des espaces habités pour y traquer et tuer du gibier. Pourtant, l'élevage du bétail domestique et l'économie de marché ont depuis longtemps rendu leurs efforts inutiles ; cette gratuité apparente du sang qu'ils répandent ostensiblement, en dépit de la sensibilité et de la rationalité dominantes, scandalise leurs farouches opposants qui les traitent de « barbares ».

Sans insister sur la polémique stérile entre anti- et pro-chasse — les deux camps en découdront peut-être bientôt au Parlement européen —, on peut se demander pourquoi les pratiques cynégétiques, qui impliquent un rapport direct entre l'homme et l'animal sauvage, restent aussi vivaces dans notre civilisation. Bertrand Hell, spécialiste de la chasse dans l'est de la France, propose d'éclairer la question dans un ouvrage fort documenté¹. Élargissant l'aire culturelle qu'il avait initialement choisie à l'ensemble de l'Europe, l'auteur a cependant exclu du champ de son observation la chasse à courre et au petit gibier. Son expérience ethnographique concerne pour l'essentiel la traque du gros gibier sylvestre par des hommes à pied, que l'on rencontre surtout au nord-est du continent et, plus discrètement, dans les espaces boisés des zones méditerranéennes. Sur ce terrain, il a pu analyser la symbolique et les codes inhérents aux techniques, savoirs et discours qui caractérisent le milieu traditionaliste des chasseurs et en restituer avec talent les arcanes. Prenant d'emblée position contre la théorie des survivances liée aux folkloristes d'antan,

* À propos de Bertrand HELL, *Le sang noir. Chasse et mythe du Sauvage en Europe*, Paris, Flammarion, 1994, 381 p., bibl., index, tabl., pl. couleur.

1. ... et qui succède à l'excellent *Entre chien et loup. Faits et dits de chasse dans la France de l'Est*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1985. [Voir compte rendu par Christiane AMIEL dans *L'Homme*, 1986, 99 : 184-185.]

qui voyaient dans les coutumes locales les moins conformes à l'idéal moderniste des résidus d'archaïsme, son propos vise à trouver une motivation culturelle à l'engouement contemporain pour la chasse.

En l'occurrence, c'est une hypothèse paradoxale qu'avance Hell : indépendamment de toute évolution historique, l'homme européen poursuivrait sa propre sauvagerie perdue en traquant certaines espèces d'animaux non domestiqués. De fait, l'ethnologue replace la cynégétique dans l'imaginaire occidental et sa représentation du Sauvage. Depuis la révolution néolithique, sur les territoires modelés par l'agriculture de plaine, la forêt et la montagne apparaissent comme des espaces dangereux, échappant à l'emprise des hommes². Là, en franchissant la limite établie entre humanité et animalité, on peut s'initier et se familiariser avec la mise à mort de bêtes exclues de l'élevage, dont le cerf et le sanglier sont les parangons³. Débordant de puissance et d'agressivité défensive, ces proies privilégiées sont de redoutables adversaires, même pour l'homme le mieux au fait des inconnues de la forêt.

Assurément, l'éthique de la chasse sauvage renie les pratiques de « viandard » qui, sur l'invitation d'un propriétaire terrien, s'en vont massacrer un gibier d'élevage — donc réputé inoffensif — lâché dans un périmètre clôturé. Contre tout résultat programmé à l'avance, c'est l'aléa de la nature qui doit régir le destin des hommes véritablement transportés par la « fièvre de la chasse » (*Jagdfieber* dans l'aire germanophone), ceux qui, selon l'expression consacrée, « ont ça dans le sang ». De cette idéologie substantiviste découle une conception aristocratique de la reproduction sociale : il y aurait ainsi des lignées familiales de chasseurs animés par la *Jagdfieber*, vertu réputée congénitale. En fait, le sang du chasseur authentique est assimilé à un flux sauvage semblable au « sang noir » des gros gibiers ; selon Hell, une représentation aussi chargée de significations ne peut que structurer en profondeur l'imaginaire cynégétique.

Le « sang noir » est le principe de la formidable vigueur sexuelle qui caractérise cerfs et sangliers. En période de rut, cette substance s'échauffe, « bouillonne », et rend la traque encore plus dangereuse. Le chasseur ressent alors d'autant mieux la « fièvre de la chasse ». À l'instar du gibier, son propre sang bouillonne : rien ne saurait l'arrêter dans la poursuite des cerfs au moment du brame (technique individuelle de la *pirsch*, ou collective de la battue). En centrant son propos sur le fluide sanguin, Hell analyse très bien l'assimilation des hommes au gibier le plus valorisé : échauffé par une inextinguible passion, le sang du chasseur ensauvagé se rapproche du sang noir de la bête. En outre, la chasse aux cerfs, généralement réservée aux hommes adultes, confère au tueur les vertus de sa victime dont il récupère le massacre pour en faire un trophée. La connotation sexuelle de la tête et des bois n'échappe pas à l'anthropologue depuis que Leach, suivant une célèbre intuition de Freud, a établi une équivalence symbolique entre le rasage ou la décapitation et la castration⁴. Ici, on croit que la force d'ensauvagement du cerf — et donc sa vigueur de mâle — réside dans les bois ; aussi, lorsqu'au sortir de l'hiver les cerfs perdent leur ramure et, « honteux » selon les chasseurs, se

2. « Sauvage » vient du latin *selvaticus* « de la forêt ».

3. L'élevage du gibier existe, mais il est marginal et considéré comme une aberration par les chasseurs « authentiques ».

4. Voir Edmund LEACH, *L'unité de l'homme et autres essais*, Paris, Gallimard, 1980 : 321-361.

cachent dans la forêt, le temps de la chasse est-il suspendu. En revanche, pendant la saison d'activité, on tirera d'autant plus de gloire si l'on a « épinglé » à son tableau un vieux spécimen dont la coiffe imposante indique l'extraordinaire puissance⁵.

L'assimilation de l'homme et du gibier sous le signe du sauvage, du sang noir et de ses implications sexuelles donne sens au schéma initiatique auquel tout chasseur doit se conformer. Les enfants commencent par tuer des écureuils avant de passer, à l'adolescence, aux chevreuils. Ces derniers étant jugés inoffensifs, « sympathiques », « mignons », bref trop humains, leur mise à mort n'honore pas particulièrement le chasseur confirmé, même s'il atteste la ferveur du jeune fusil et laisse augurer de nombreuses victoires. Les choses sérieuses commencent à l'âge adulte avec le premier sanglier ou le premier cerf tué, prouesse digne d'un chasseur « élu », dont le sang est aussi bouillant que le sang noir de ses victimes.

À cette hiérarchie du gibier et des hommes correspond une échelle des viandes et des saveurs. La chair du chevreuil, considérée comme la « moins rouge », est si proche d'une nourriture commune qu'elle peut être ingérée sans encombre par tous, femmes et enfants compris. À l'opposé, celle du cerf ou du sanglier serait la plus imprégnée du fameux « sang noir » dont le siège — les viscères — est toujours soigneusement extrait du corps des bêtes avant d'être enterré en forêt par les chasseurs. Placés à proximité dans l'anatomie des victimes, les abats consommables (foie, cœur, rognons) sont réservés à ces derniers qui sont les seuls habilités à les cuisiner et les seuls capables d'en apprécier la forte saveur, propre à troubler les personnes non initiées à l'art cynégétique. Les côtes, la selle et les épaules sont des « viandes rouges » que les femmes peuvent cuisiner après un minutieux lavage et une marinade censés les débarrasser de toute trace de « sang noir ». Enfin, les parties externes de la bête, gigue et cuissots, constituent une chair de faible sauvagerie, presque « blanche », couleur qui évoque la viande des animaux domestiques.

Dans cette théorie alimentaire, la noirceur et le goût fort de la viande sont donc associés aux chasseurs, hommes dont le sang est assez puissant pour être au diapason de l'univers sauvage, tandis que la blancheur et la douceur renvoient à la domesticité et aux femmes, normalement exclues de la traque des gros gibiers. On le voit bien, la recherche d'ensauvagement correspond à une épreuve de virilité ; au moment d'évider une proie, outre les bois du cerf ou les défenses du sanglier, symboles de puissance masculine que les chasseurs des sociétés les plus diverses s'octroient comme trophée ou talisman, le tueur héroïque châtre sa victime et boit son sang pour en assimiler les qualités intrinsèques. À cette omophagie, dont Hell retrouve des échos dans les anciennes traditions indo-européennes (Scandinavie, Grèce, Rome notamment), répond une ivrognerie rituelle lors des repas de chasse : le vin favorise l'échauffement du sang, symptomatique de la *Jagdfieber*.

Il est incontestable que l'imaginaire européen de la chasse révèle une appréhension ambiguë du sauvage, incarnant à la fois le danger du chaos face à l'ordre social

5. Nous-mêmes avons pu observer des comportements ritualisés similaires dans les cultures tauromachiques, les professionnels et aficionados ayant l'habitude d'ériger en trophée la tête ou seulement les cornes des taureaux les plus « braves ». Pour une analyse plus poussée de la relation symbolique entre la tête des taureaux de combat et la puissance sociale et sexuelle des hommes, voir F. SAUMADE, « Heurs et malheurs des castrés », *Critique*, oct. 1994, 569 : 794-806.

et le principe même de la reproduction, de l'énergie et du dynamisme des rapports humains. Au Moyen Âge, la noblesse s'en empare pour en faire un topos littéraire : c'est dans la forêt que les héros de romans de chevalerie vont s'ensauvager pour en ressortir régénérés. D'ailleurs, les espaces forestiers sont expressément réservés aux aristocrates qui jouissent d'un droit exclusif de chasse à courre. De nos jours encore, même si les privilèges n'existent plus, cet usage cynégétique est resté très prisé au sein des classes dominantes où on le considère comme un signe de distinction.

Le sauvage apparaît donc comme une force génésique essentielle ; il renvoie également à une vérité première, « crue », au delà des artifices de la civilisation. Partant, il confine à la transcendance. Et Bertrand Hell de rappeler les vieilles traditions de saints sauvages, saint Loup, saint Blaise, saint Ursin, saint Jean au pagne de peau, saint Hubert enfin, le « Maître du sauvage ». Celui-ci est, bien sûr, le saint patron des chasseurs mais aussi le saint guérisseur des enragés et des possédés, c'est-à-dire de tous ceux qui, selon les conceptions médicales d'autrefois, sont tellement marqués par le sang noir et le pouvoir du diable qu'ils en deviennent de véritables bêtes sauvages. L'auteur s'étend longuement sur la légende d'Hubert, chasseur invétéré converti par le cerf qu'il poursuivait, voué ensuite à éviter une errance sauvage éternelle à tous les hommes infectés par le sang noir. Dans la tradition orale européenne, la fièvre de la chasse est assimilée à la malédiction de ceux qui sont sous l'emprise de Satan. Le grand thème mythique de la Chasse Sauvage — horde dévastatrice des défunts-chasseurs associée au dieu nordique Odin, qui se forme dans la forêt et, selon les versions, sème des parts sanguinolentes de gibier sur son passage, provoque des pluies de sang au milieu des territoires cultivés, transforme les cris des hommes en aboiements, porte le feu dans son sillage... — renvoie encore une fois Hell sur la piste du sang noir. Et ce dernier est décidément ambivalent puisqu'il apparaît à la fois comme une force d'envoûtement ou d'ensauvagement et comme un facteur bénéfique : le sang semé par la Chasse Sauvage se transforme en or, la chevauchée des défunts-chasseurs favorise la naissance des animaux domestiques et l'abondance des récoltes. La sauvagerie n'est donc pas seulement exprimée par la rage et la bestialité ; elle est aussi un principe de fécondité.

C'est pourquoi la chasse associe dans l'esprit des hommes mort et renaissance : le calendrier cynégétique — repris par la loi moderne — épouse le cycle des Pléiades qui marque la polarité de l'hiver et de l'été, la fin et le retour cycliques de la végétation, le rythme des travaux agricoles, le temps de l'interdit (avril-juin) correspondant à celui de la génération animale. Traditionnellement dans les sociétés paysannes européennes, les variations saisonnières scandées par le lever et le coucher des Pléiades sont aussi liées à des pratiques festives appelant la fécondité des êtres et la fertilité de la terre, à des mascarades rituelles sur le thème du sauvage, de l'animalité et de la transgression des normes sociales (Carnaval en est l'exemple le plus connu, mais Hell ne manque pas d'exploiter le riche corpus ethnographique et folkloriste dont on peut disposer en ce domaine : charivaris, rondes du cerf en Angleterre et en Espagne, fête de l'ours dans les Pyrénées, l'homme-putois des Ardennes belges, etc.). Généralement, au terme de la période consacrée à l'ensauvagement de la société, on chasse, on tue, on brûle ou on castre l'effigie animale pour refouler le sauvage et rétablir l'ordre.

L'ambiguïté du sang noir et du sauvage répond donc essentiellement, selon l'auteur, à une nécessité culturelle propre à des sociétés agraires. Les mythologies indo-européennes, les légendes, croyances et rites festifs traditionnels recueillis d'un bout à l'autre du continent relèvent d'une structure commune qui consiste à intégrer le monde sauvage puis à l'expulser, comme s'il s'agissait d'opérer un exorcisme social. Mais ici, en dépit de la riche et passionnante érudition qui l'étaye, la démonstration semble buter sur un double écueil que Hell s'était pourtant promis d'éviter : le symbolisme ésotérique et la théorie des survivances. Dès la fin de la troisième partie (p. 278), après avoir longuement traité des croyances anciennes et des mythes relatifs au sang noir, l'auteur se défie avec raison d'un symbolisme réifiant et des spéculations philosophiques qu'il peut entraîner ; il entend alors « renouer avec l'analyse des pratiques sociales ». Mais là où l'on s'attendait à lire un début de quatrième partie fondé sur un retour à son excellente ethnographie de la chasse, Hell se replonge dans l'examen des figures mythico-religieuses du sauvage, comme si, fasciné par des données livresques relatives au passé des différentes sociétés européennes, il avait la conviction d'y trouver la clé de la permanence mystérieuse d'une « culture sauvage » au cœur de la modernité. Partant, il en est réduit à énoncer une conclusion qui, outre la rigueur du style, évoque les thèses des anciens folkloristes. En effet, pourquoi les sociétés modernes européennes, au sein desquelles la vie agraire et ses rythmes propres ont été réduits à une peau de chagrin par le développement de l'industrie et des « immatériels »⁶, seraient-elles encore exclusivement caractérisées par un imaginaire issu de la révolution néolithique, sinon du fait d'une survivance ? Ici, l'argument de Hell semblerait aller dans ce sens : « Le changement radical des mentalités [qui a suivi la révolution néolithique] se traduit, encore à l'époque moderne, par une suspicion envers tout ce qui déroge aux normes de la société agricole. [...] L'introduction de l'agriculture est en liaison avec une évolution des croyances religieuses et l'émergence d'une autre pensée cosmogonique. [...] Fertilité de la terre, fécondité féminine et sacrifice sanglant sont désormais associés dans une symbolique complexe, articulée autour du 'mystère' de la vie. Telle est la base sur laquelle repose le schéma dramatique qui inspire la plupart des scénarios mythico-rituels développés par les sociétés d'agriculteurs » (pp. 342-343). Si l'analyse vaut pour les sociétés pré-modernes — encore que son caractère universaliste nous inspire une certaine méfiance —, elle ne saurait résoudre le problème de l'ambivalence du sauvage (entre chaos et régénérescence) dans la culture européenne aujourd'hui. Car cette fameuse ambivalence, que Hell place à juste titre au centre de l'analyse, a été largement réinterprétée par la raison moderne bien au delà des acquis du néolithique : dans le contexte de la civilisation industrielle.

Au XVII^e siècle, Hobbes compare l'homme sauvage au loup et affirme la transcendence de la norme sociale. Mais très vite, le grand philosophe du politique est débordé par une nouvelle perception de l'humanité et du cosmos. Au XVIII^e en Occident, c'est la *nature* qui devient transcendante, « la première des lois » dit le

6. Le concept d'immatériel est central dans l'économie moderne, ainsi que K. Marx et surtout T. Veblen l'avaient montré dès la fin du XIX^e siècle. Ce thème a été largement repris et analysé dans l'ouvrage récent de Charles GOLDFINGER, *L'utile et le futile. L'économie de l'immatériel*, Paris, Odile Jacob, 1994.

très éclairé *Dictionnaire de Trévoux* dans son édition de 1771⁷. Cette sensibilité caractéristique du Siècle des Lumières se répercute sur les productions intellectuelles et les mœurs. La forêt, note K. Thomas⁸, qui était jusqu'alors perçue comme un lieu menaçant (« affreuse, lugubre, sauvage, déserte, barbare, mélancolique, hantée par les bêtes », dit un dictionnaire poétique anglais du XVII^e siècle), devient un motif d'enchantement que Rousseau, les Romantiques et, plus près de nous, Walt Disney et les écologistes exploiteront chacun à sa manière. Le mythe du « bon sauvage » a germé dans les esprits et c'est précisément à l'apogée de la modernité qu'il va s'épanouir à travers la littérature, les arts, les spectacles et la politique.

Contre la rationalité du capitalisme classique et du puritanisme religieux (celle de l'*idealtipe* wébérien), il est désormais courant d'exalter les espaces et les êtres vierges de civilisation qui représenteraient la pureté originelle des choses terrestres. Cependant, cette tendance paradoxale procède de positions contradictoires et réductibles à deux courants antagonistes : le naturaliste et le traditionaliste. Le premier revendique la prééminence de la nature sur l'homme et s'oppose donc à toute entreprise de destruction d'éléments naturels. Le second défend les traditions qui permettent à l'homme d'éprouver un contact périlleux avec les êtres sauvages, et de sauver ainsi sa vertu au delà des artifices du monde moderne. Depuis le XIX^e siècle, l'un et l'autre s'affrontent régulièrement autour de deux sujets emblématiques : la chasse et la corrida.

La tauromachie espagnole est, par certains côtés, proche de la chasse. Ici aussi, le sang et l'aléa soulignent le caractère héroïque des humains qui prennent de gros risques en jouant à leurrer les taureaux avec leurs capes et muletas. Toutefois, ces bovins que l'on dit « sauvages » (*bravos*) sont en fait rigoureusement sélectionnés dans la consanguinité par des éleveurs qui projettent sur leur caractère agressif leurs propres valeurs aristocratiques⁹. Dans l'arène, le drame se noue avec l'assimilation des qualités animales et humaines. Avant l'estocade, le matador talentueux exécute des passes à l'aide de sa muleta en flanelle rouge ; par la gestuelle et selon les expressions consacrées, il « s'accouple » en « douceur » avec le taureau « brave et noble », si bien élevé qu'il répond parfaitement aux normes esthétiques du spectacle. La métaphore de l'accouplement se traduit dans le discours par une identification de substance entre la bête et l'homme, tous deux dits « de caste »¹⁰. Ceci nous rappelle la relation imaginaire que, selon Hell, le chasseur « authentique » entretiendrait avec son gibier.

7. Sur ce point, voir l'article de J. GRES GAYER, « Barbare et civilisé d'après l'article 'instinct' du *Dictionnaire de Trévoux* (1771) » in J. R. DERRÉ, J. GADILLE, X. DE MONTCLOS, B. PLONGERON, *Civilisation chrétienne. Approche historique d'une idéologie, XVIII^e-XX^e siècle*, Paris, Beauchesne, 1975.
8. K. THOMAS, *Dans le jardin de la nature. La mutation des sensibilités en Angleterre à l'époque moderne*, Paris, Gallimard, 1985 : 256 sq.
9. Notons qu'en castillan, *bravo* signifie à la fois « sauvage » et « brave » (comme l'est un noble). Pour une analyse ethnologique plus détaillée de la tauromachie, voir F. SAUMADE, *Des sauvages en Occident. Les cultures tauromachiques en Camargue et en Andalousie*. Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1994. [Cf. *infra*, pp. 172-173, compte rendu par J.-P. DIGARD.]
10. Il est notoire que les toreros les plus célèbres investissent une bonne partie de leur fortune pour créer leur propre élevage ; la relation établie entre l'homme et le taureau dans l'arène a donc bien un prolongement sociologique.

Certes, la chasse n'est pas un spectacle et on peut même dire que, du point de vue formel, elle s'oppose à la corrida. Les chasseurs tuent un vrai gibier sauvage de façon discrète, isolés dans les profondeurs de la nature, les toreros tuent un taureau prétendu sauvage en public, dans une arène bâtie au cœur de la ville. Pourtant, dans l'univers moderne, les deux gestes incarnent une sauvagerie idéale contre la raison civilisatrice. À cet égard, certaines catégories fondamentales de la culture cynégétique, dégagées par l'ethnographie de Hell, ressortent d'un trait plus vigoureux. Par exemple, lorsque les chasseurs disent exécrer les « viandards », ils prennent implicitement le contrepied d'un abattage industriel retranché dans des complexes fermés sur eux-mêmes, exclus de la sociabilité ordinaire, où par la maîtrise d'une haute technologie on s'emploie à cacher le sang d'animaux domestiques traités comme des produits de consommation inanimés, et à vider l'acte léthal de toute sa charge héroïque¹¹. Pour les passionnés de tauromachie aussi, l'image de l'abattage trivial est perçue comme la contradiction suprême de l'« art » des arènes. Lorsqu'un picador travaille mal, provoquant d'excessives coulées de sang, certains spectateurs le traitent de boucher ou de fabricant de boulettes de viande (*albondiguero*). Si le style du matador est heurté, ostensiblement violent, les connaisseurs le taxeront de « vulgaire » ou de « besogneux », lui déniaient les qualités esthétiques requises et le renvoyant symboliquement à sa condition originelle d'artisan des abattoirs¹². Le taureau peu combatif, impropre à satisfaire les normes de la représentation, est techniquement qualifié de « bœuf » (*manso*), d'anti-taureau, soit le paradigme de l'animal d'embouche. Enfin, la viande du « taureau sauvage » (*toro bravo*) est souvent appréciée des aficionados : ils lui trouvent un arrière-goût de gloire lié au spectacle et des vertus naturelles qui la distinguent des viandes ordinaires, car la bête de combat a été élevée dans les prés et non en batterie comme certains bœufs aux abattoirs. Quant aux professionnels de la boucherie, ils tendent à déprécier la chair des *toros bravos* qui ont été tués après avoir lutté, à l'encontre des normes rationnelles de l'abattage industriel fondées sur l'insensibilisation préalable des victimes¹³.

La comparaison entre chasse et corrida révèle donc à la fois une opposition symétrique — l'une est confidentielle, l'autre spectaculaire — et une corrélation forte qui les oppose de la même façon à la boucherie. Il en découle un système sémantique en forme de triangle (voir page suivante).

Ici, c'est par une fonction structurale que l'imaginaire cynégétique s'intègre au sein d'une représentation liée au développement de la société industrielle, devenue aussi société du spectacle. On regrettera qu'au lieu de chercher à établir l'existence d'une telle fonction, Hell ait préféré s'abîmer dans les sources ésotériques d'un

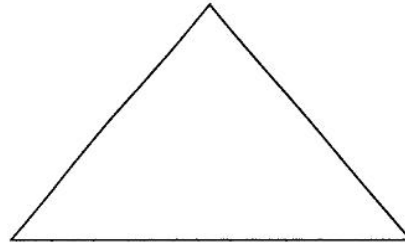
11. Voir le beau livre de N. VIALLES, *Le sang et la chair. Les abattoirs du pays de l'Adour*, Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1987. [Voir compte rendu par Bertrand HELL dans *L'Homme*, 1988, 108 : 171-172.]

12. À l'origine, en Andalousie notamment, les toreros étaient souvent recrutés par les organisateurs de corridas dans les abattoirs des villes où ils faisaient office de tueurs ; leur emploi dans le spectacle leur assurait une promotion sociale. Ce n'est qu'à partir du XIX^e siècle que les matadors purent s'émanciper définitivement du creuset des abattoirs et devenir de véritables artistes dans la société des loisirs. Dès lors, l'industrie bouchère apparut comme l'antithèse du spectacle d'arènes. Sur ces points, voir SAUMADE, *op. cit.*

13. VIALLES, *op. cit.* : 31.

CIVILISATION

Abattage industriel
(sang caché dans
un complexe culturel privé, l'abattoir)



SAUVAGERIE

Chasse
(sang répandu
confidentiellement
dans la nature)

Corrida
(sang répandu
dans un complexe
culturel public, l'arène)

lointain passé pour soutenir une analyse substantiviste du « sang noir » à travers les âges. Pourtant, son propre savoir d'ethnologue aurait dû l'inciter à éviter une voie aussi abstraite. Ainsi rappelle-t-il (p. 316) une leçon donnée par Lévi-Strauss à propos des coutumes : « Quand elles subsistent, la cause s'en trouve moins dans la viscosité historique que dans la permanence d'une fonction que l'analyse du présent doit permettre de déceler »¹⁴.

Les chasseurs seraient donc moins les rescapés d'un monde agraire désuet que les officiants d'une pratique régénérée par un contexte où, dans une relation dialectique *qui fait contraste*, le sauvage est symétriquement opposé aux artifices de la productivité et de l'urbanisme. Aujourd'hui, même si l'idéologie les rattache encore à des valeurs « ancestrales », leur vie sociale s'inscrit dans la modernité : l'atteste leur volonté d'être représentés au Parlement européen pour justifier leur existence face à une opinion publique sensible aux arguments des écologistes radicaux et autres protecteurs des animaux, opposés à la chasse comme à la corrida. On remarquera au passage que ces derniers s'en prennent rarement à l'abattage alimentaire, même si les plus véhéments d'entre eux se disent végétariens. La raison de cette étrange passivité devant ce qui reste, et de loin, le mode le plus radical et massif de mise à la mort des bêtes par les hommes, tient peut-être au fait qu'en occultant le sang versé, l'industrie bouchère moderne a développé une transformation imaginaire de la chair animale en matière végétale. C'est ce qu'a si bien montré Noëlie Vialles en analysant diverses métaphores du langage spécialisé — « abattre » les bêtes (comme un arbre) et non les tuer, « fleurir », c'est-à-dire travailler les carcasses au couteau pour leur donner l'aspect « présentable » d'une marchandise standardisée, etc.¹⁵. Paradoxalement, il y aurait donc plus d'affinités qu'on ne pourrait le penser entre la conception moderne de la boucherie et l'idéolo-

14. C. LÉVI-STRAUSS, « Le Père Noël supplicié », *Les Temps Modernes*, 1952, 77 : 1584. [Rééd. Sable 1994.]

15. VIALLES, *op. cit.*

gie naturaliste : chacune renie le sang et la chair — que valorisent chasseurs et toreros — pour vanter la sève.

*Université de Montpellier I
39, rue de l'Université
34060 Montpellier Cedex*

MOTS CLÉS : chasse — sang — corrida — mythe — folklore — Europe